Une nuit inoubliable au Clos Lucé

Printemps 1517, dans un château des bords de la Loire. Un jeune palefrenier se retourne douloureusement sur sa paillasse en bois après avoir été battu une nouvelle fois par son Maître. C'est alors qu'il entend des bruits étranges provenant de la coursive menant à la mansarde de bonne où il vit avec sa mère Mathilde. Malgré les douleurs, sa curiosité le pousse à aller épier par le trou de la serrure afin de savoir de quoi il s'agit. Il va alors faire une découverte qui va changer le cours de sa vie ...

Au dernier étage de l'aile ouest réservée aux domestiques, Maximilien n'arrive pas à dormir. Les lacérations qui parcourent son dos, le font atrocement souffrir. Son maître palefrenier, ivre comme à son habitude, l'a encore violemment frapper à coup de ceinturon. A douze ans, il y loge avec sa mère Mathilde, également servante au château.

Alors qu'il tente de se retourner difficilement sur sa paillasse en bois pour la énième fois de la nuit, il entend soudain des bruits étouffés provenant du couloir, ressemblant à un claquement sourd. Les yeux grands ouverts fixés dans l'obscurité, il écoute attentivement. Personne ne se rend d'habitude dans cette partie du château à cette tardive de la nuit. Il a dû rêver, probablement les hallucinations dues à la douleur. Il tente de se rendormir, pensant déjà à la pénible journée du lendemain, où il va devoir de nouveau affronter son maître qui sera probablement de mauvaise humeur.

Il s'est peut-être écoulé, une heure, ou deux. C'est alors qu'il entend de nouveau ces bruits étouffés et ce claquement sourd. Cette fois il se redresse vivement, ce qui lui arrache un rictus de douleur. Il en est certain, il n'a pas rêvé. Il y a bien des personnes qui se trouvent dans le couloir à cet instant même. Il se met sur son séant et avance à pas feutré jusqu'à la porte d'entrée. Le trou de la serrure est tout juste assez large pour y apercevoir ce qui se passe de l'autre côté. Son regard croise alors trois hommes franchissant l'escalier redescendant aux étages inférieurs. Deux d'entre eux sont des soldats. Le troisième porte une longue cape, dont les rebords ourlés de de fourrure blanche glissent silencieusement sur le sol. Maximilien se plaque aussitôt contre le mur de la chambre. Une seule personne au château à les honneurs de porter un tel accoutrement vestimentaire …

*

**

20 ans plus tard, dans une ville portuaire de la côte Atlantique.

Monsieur Leroy, les mains croisées dans le dos, faisait les cent pas dans la haute salle tapissée de lambrissures en bois. A l'extérieur, les éléments faisaient rage. Les vagues déferlaient sur la côte, balayant tout sur leurs passages. Il s'arrêta alors devant la fenêtre.

– Et si seulement, les hommes pouvaient naviguer sous les mers… pensa t-il, avant de reprendre le cours de sa déambulation anxieuse.

Il attendait en effet, que son supérieur ne lui apporte enfin la bonne nouvelle, qu'il attendait avec autant d'impatience depuis plusieurs jours…

*

**

Plus aucun bruit ne provient du couloir. Maximilien expire bruyamment. Il n'a visiblement pas été entendu. Tous ses sens sont en alerte, une multitude de pensées lui traversent l'esprit, son cœur cogne sourdement dans sa poitrine. Que pouvait bien venir faire le roi à cette heure tardive de la nuit ? Et dans cette partie du château réservée aux domestiques ? Bien sûr les commérages vont bon train parmi le personnel. Personne ne sait exactement comment le roi arrive à se rendre aussi discrètement entre sa demeure du Château d'Amboise et celle du Clos Lucé.

Ce dont il est certain en tous cas s'est bien d'avoir entendu un claquement sourd puis aperçu le roi et sa garde rapprochée sortir de la coursive. Mais il reste tout de même perplexe. Le couloir mène à un cul-de-sac, il n'y a aucune pièce plus éloignée. La mansarde où il réside est la dernière pièce habitée de l'aile. Maximilien se penche de nouveau par le trou de la serrure. En face de lui, il n'aperçoit qu'une armure nichée au fond d'une alcôve tenant dans sa main gauche une grande hallebarde en fer forgée.

*

**

Monsieur Leroy est penché sur son bureau, écrivant à la lumière d'un candélabre. Dehors, la tempête n'a toujours pas diminué d'intensité. La lueur grise du ciel pluvieux projette des ombres sinistres sur les portraits des rois de France alignés contre le mur.

Soudain, l'on frappe à la porte. Il se redresse vivement.

– Monsieur Leroy, une missive vient d'arriver pour vous.

Une lueur d'excitation se met alors à briller dans son regard.

*

**

La porte de la mansarde est légèrement entrouverte. Pour une raison inconnue de lui-même, Maximilien a osé s'aventurer dans le couloir. Être pris en flagrant délit d'espionner les allées et venues du roi est passible de lourdes sanctions, si ce n'est la plus extrême de toute. Mais il est mû par une force invisible. son cœur déborde de courage. Par un mystère inexpliqué, il pressent que sa vie va changer s'il arrive à découvrir ce qu'il s'est passé dans

ce couloir. Il écoute en direction de la mansarde. Aucun bruit. Sa mère dort toujours. Il se dirige alors très lentement vers le seul élément du décor qui est disposé au fond du couloir, l'armure.

*

**

Haute de deux mètres et constituée d'un ensemble pièce en métal parfaitement lustrée, l'armure impose une aura de respect et de méfiance. Elle lui semble d'ailleurs presque menaçante. Mais Maximilien continue d'en explorer les moindres rivets. Le roi n'a pas pu apparaître par enchantement de ce couloir, il est bien sorti de quelque part. Ce mystère l'intrigue plus que tout et sa curiosité est la plus forte, malgré le danger qu'elle représente. Rien, tout semble parfaitement normal, une armure rien de plus. Maximilien se concentre alors sur la hallebarde, dont le tranchant de la lame penchée au-dessus de lui, lui semble annonciatrice d'un mauvais présage. Aussi haute que l'armure, l'arme est montée d'une longue hampe en bois vernis, une belle pièce de collection, mais de nouveau rien de plus qu'une arme tout ce qu'il ya de plus normal. Cependant Maximilien dénote un détail intriguant, l'arme est fichée dans le sol et l'extrémité de la hampe disparaît dans une encoche creusée dans la pierre. Il tente de la déplacer, en agitant la hampe, mais l'arme reste immuablement enfichée dans le sol. Brusquement il se retourne. Il a cru entendre un bruit provenant de la mansarde. Si sa mère venait à le surprendre ici, la sanction serait probablement aussi sévère si ce n'est pire que celle du roi. Mais en se retournant aussi vivement, sa tête heurte le plastron de l'armure qui émet alors une résonance vibrante. Paniqué, il fait un nouveau geste brusque sur le côté et percute la hampe de la hallebarde de tout son poids. Mais au lieu de l'arrêter dans sa chute, l'arme bascule soudain en avant et il se retrouve le nez à terre.

Comment a-t-il pu se fourrer dans une situation aussi inextricable ! Maximilien retient son souffle. Le contact de la pierre froide contre son visage le fait frémir. Il ne fait même plus attention aux douleurs lui lacérant le dos. Avec la chute soudaine, les plaies se sont pourtant réouvertes. A peine, s'est-il relevé, que la lueur de sa bougie illumine le fond de l'alcôve où se trouve l'armure, et de constater avec stupeur que le mur du fond s'est littéralement ouvert d'où apparaît le seuil d'un escalier descendant en colimaçon vers les étages inférieurs…

*

**

La forme ovale de l’objet qui trône au milieu de la pièce le fait passer de loin pour un grand tonneau en bois à la taille pourtant nettement supérieure d’un tel objet dans son usage civil. Une larme se met à couler sur le visage de Monsieur Leroy. Autant d'efforts ont été nécessaires afin d’arriver à ce résultat. Mais ce n’est pas une larme de tristesse, au contraire. Lentement sa main fouille dans la poche de sa redingote en cuir finement bordée. Il en sort un portefeuille en cuir, l’ouvre et s’empare d’un morceau de papier glissé dans l’une de ses pliures. Le papier est écorné, visiblement par l’usage du temps. Monsieur Leroy le parcourt longuement. Quelques traits dessinés à la va-vite représentent deux silhouettes d’hommes se tenant courbés à l’intérieur de ce qui ressemble à un grand tonneau.

*

**

Maximilien se penche, son crayon de dessin à la main. Il glisse le crayon entre la porte en pierre et le sol de sorte que celle-ci ne vienne pas à se refermer malencontreusement et ne l’enferme à l’intérieur. Heureusement qu’il a ce crayon avec lui sinon il n'aurait pas eu le courage de retourner à mansarde afin d’y chercher un objet et de bloquer cette porte. Il a d’ailleurs toujours, un ou deux crayons de dessin dans sa poche, prêt à croquer un instant insolite, lorsque le travail aux écuries ne l’accapare pas trop et que son Maître ne s’acharne pas à lui rendre la vie impossible. Lentement, il commence alors à descendre les marches de l’escalier, la bougie tendue en avant, vacillant légèrement par un mince courant d’air qui circule dans l’étroite cage d’escalier. Il n’a aucune idée d’où il peut se trouver. Pourtant il connaît maintenant parfaitement le château depuis plus de cinq ans que lui et sa mère ont emménagé dans la mansarde. Il logeait précédemment dans les bas-fonds d’un quartier mal famé de la capitale parisienne. Sa mère ne lui a jamais parlé des activités qu’elle y menait, mais un jour elle lui a dit qu’elle avait la chance de croiser le roi et qu'ils allaient emménager prochainement au Clos Lucé. C’est vrai qu’elle est très belle sa mère, un visage oblong, des pommettes hautes et fines, des yeux vert clair s’étirant finement en amande. Beaucoup d'hommes la courtisent, et elle a eu beaucoup d'hommes dans sa vie. Mais depuis qu’ils résident au château, elle semble ne plus avoir aucun prétendant.

Maximilien continue sa progression, franchissant marche après marche le petit escalier, se posant mille et une questions à chacune d’elles franchi. Pourquoi fait-il cela, pourquoi ne rentre t-il pas sagement se recoucher ? Il

n'en a aucune idée lui-même, ses pieds se déplacent d'eux-mêmes sur le sol en pierre. Alors qu'il s'inquiète si cet escalier ne va jamais s'arrêter de descendre, et s'il ne va jamais réussir à regagner l'étage et sa mansarde, il aboutit enfin à une zone plane, qui se termine deux mètres plus loin par … une petite porte en bois vermoulu. Encore un obstacle qu'il faut franchir ! L'envie d'abandonner le submerge. Plus il progresse dans son exploration, plus il réalise dans quelle situation périlleuse il se retrouve. L'image des geôles du château lui traverse l'esprit. De nombreux ennemis du roi y sont rentrés, et très peu en sont jamais ressortis. Il fixe la porte en bois vermoulu obstinément. Que doit-il faire ? Ou plutôt qu'est ce qu'il ne doit pas faire ! Ouvrir cette porte, c'est certain. Mais la curiosité est trop forte. Elle l'a toujours menée depuis son enfance, pas toujours dans les meilleures situations. Une autre image lui traverse l'esprit. Il doit avoir cinq ans tout au plus, un très vague souvenir. Une petite fille joue avec par terre dans la ruelle sale et jonchée de détritus de la capitale. Manon, il s'en souvient très bien, sa chevelure semée de petites bouclettes blondes. Mais il n'a jamais eu le courage de l'aborder, il l'a toujours observé de loin. Ses doutes refont surfaces, l'assaillent. Que va t-il se passer s'il franchit cette porte ? Doit-il rentrer, se remettre au lit, et demain sa vie continuera comme avant, brossant la crinière des chevaux du roi ? Mais toujours cette étincelle qui s'est allumée depuis qu'il osé regarder par le trou de cette serrure le pousse à continuer. Fébrilement, mais résolument, il pose la main contre la porte en bois… qui s'entrouvre alors sans aucune résistance !

*

**

La missive provenait de Monsieur Ango, l'armateur personnel du roi pour qui Monsieur Leroy travaille depuis dix ans maintenant. Il lui a annoncé enfin la nouvelle qu'il attend depuis si longtemps. Le roi a donné son aval pour que la baie de Saint-Seurin soit réquisitionnée afin de procéder à des essais grandeur nature dans la baie. Cette étape décisive va marquer l'aval du projet qui a pris autant de temps et d'effort et à réaliser, et qui peut-être sillonnera le fond des mers devenant ainsi une pièce maîtresse de l'arsenal militaire du royaume de France …

*

**

La pièce est plongée dans la pénombre. Maximilien aperçoit quelques braises rougeoyantes dans l'âtre d'une cheminée. Il s'agit d'une petite pièce d'où des étagères sont alignées débordant de livres en tous genres. Il est en même présure étonné, c'est presque un désordre sans nom qui règne en ces lieux. A proximité de la cheminée il y a un grand bureau. Mais à contrario du reste de la pièce, il est parfaitement rangé. En fait il n' y a sur ce bureau qu'un seul objet. Une grande feuille. Aucun autre bruit ne provient du reste de l'appartement. Il y a une autre porte au fond de la pièce, mais Maximilien tente d'en rester éloigné le plus possible. Il a peur d'y découvrir qu'une personne s'y trouve et qu'il doive rebrousser chemin immédiatement de peur d'être surpris. Il n'a toujours aucune idée de l'endroit où il peut se trouver, ni qui peut bien recevoir les visites du roi en personne à des heures aussi tardives de la nuit et dans la plus discrétion la plus totale. Une courtisane peut-être ,se dit-il. Le roi est réputé pour en disposer d'un certain nombre. Mais l'allure de ce bureau ne semble pas coïncider avec celle de l'intérieur d'une chambre d'une dame de la cour. De plus en plus étrange, se dit il ! Puis il se mord la lèvre inférieure. Mais qu'est-ce que je suis en train de faire ? Je suis en train d'espionner la vie du roi, c'est une pure folie ! De nouveau les doutes l'assaillent, puis une image lui traverse l'esprit. Celle d'un homme au visage maigre et tuméfié, encadré de deux gardes, le poussant sans ménagement au fond d'une carriole. Maximilien s'en souvient très bien, il avait eu ce jour-là la tâche de préparer les chevaux. Deux chevaux de trait, utilisés surtout pour les travaux des champs. L'homme avait probablement été emmené dans un coin reculé de la forêt, difficilement accessible autrement que par les puissantes pattes des percherons, afin de le faire disparaître sans laisser de trace.

- Je dois déguerpir au plus vite d'ici, se dit-il à lui-même.

Son regard se porte de nouveau sur le bureau. Son parfait état de rangement détonne tellement avec le reste de la pièce, qu'il en devient une source de curiosité intense. Maximilien s'avance vers celui-ci, ses pieds de nouveau le porte presque contre grès. Ça y est, il atteint le bureau. La grande feuille dévoile enfin son mystère sous son regard avide d'envie. Il s'agit d'un schéma parfaitement réalisé, avec une très grande minutie, propre et sans ratures. Une échelle de distance indique des proportions et des valeurs. Mais cependant Maximilien n'en comprend pas vraiment le sens. Il a simplement conscience, à cet instant précis, que ce qu'il découvre devant lui peut changer sa vie…

*

**

Deux ans plus tard.

Une violente quinte de toux s'empare du vieil homme. La tête auréolée d'une masse compacte de cheveux blancs, le visage parcheminé d'innombrables ridules, les cernes creusées de poches sombres, le vieil homme sait qu'il n'en a plus pour longtemps à vivre.

– Monseigneur ? Avez-vous besoin de quelque chose de particulier ce matin ? demanda respectueusement Mathilde.

– Non, rien, merci Mathilde, répondit celui-ci d'une voix lasse.
Il tourna la tête alors vers elle. Mathilde hésita, ne sachant s'il voulait finalement lui demander quelque chose d'autre. Après une nouvelle quinte de toux, qui semble l'avoir épuisé, Mathilde s'apprête à sortir de la chambre.

– Comment se porte votre fils, Mathilde ? demanda alors le vieil homme faiblement.

Mathilde s'arrêta aussitôt, hésita, puis se retourna.

– Bien .. bien .. Merci Monseigneur.

Elle allait repartir, lorsque la voix du vieil l'arrêta l'interpella de nouveau.

– Que devient-il ? Je ne l'ai pas aperçu depuis bien longtemps.

– Il sert toujours comme palefrenier aux écuries, Monseigneur.

– Je vous pris Mathilde cessé ces formalités, vous le savez je n'ai plus pour longtemps à vivre.

La servante baissa les yeux, les mains jointes sur son tablier. La main parcheminée du vieil homme se leva en l'air , comme pour l'attirer à lui.

– Approchez Mathilde. Je dois vous révéler un secret que je garde depuis trop longtemps maintenant.

Mathilde fixa du regard son maître. Avoir une telle familiarité avec un membre aussi éminent de la cour du roi, était une faute impardonnable et qui pouvait avoir de graves conséquences pour son avenir au château.

– Approchez, insista de nouveau le vieil homme.
Ses yeux fatigués, mi-clos, son état de santé très affaibli finit par la convaincre. Après tout, elle ne faisait que rendre service à son maître.
Elle s'approcha du rebord du grand lit à baldaquin. Le vieil homme rouvrit péniblement les yeux.

– Maximilien … c'est bien son nom n'est-ce pas ?

Mathilde hocha la tête silencieusement.

– Oui, Maximilien … un brave jeune garçon … Il y a deux ans, le roi est venu me rendre visite dans mes appartements …

Mathilde eut un mouvement de recul. Obtenir des confidences sur le roi de la part d'un personnage proche de lui pouvait s'avérer une sérieuse source d'ennui.

– Monseigneur, si vous le voulez bien j'ai encore beaucoup de travail à faire…

– … et je lui ai présenté le projet qu'il m'avait demandé de réaliser …

Mathilde fut prise cette fois d'une vive peur. Elle connaissait l'importance du vieil homme dans les projets du roi et de l'avenir du Royaume.

– je dois vraiment y aller Monseigneur, je vous présente toutes mes excuses….

– … et une fois le roi sortit de mes appartements, j'ai eu cette nuit là une autre visite …

Mathilde se trouvait sur le seuil de la porte de la grande chambre au haut plafond. Un grand miroir lui renvoya son image en proie à l'inquiétude.

– … celle de Maximilien …

Mathilde se figea. Elle avait cru ne pas avoir bien entendu.

– Oui c'est bien cela, ce soir-là Maximilien s'est introduit dans mes appartements …

Le visage tiré d'angoisse, Mathilde se retourna vers son Maître. Les conséquences d'un tel acte pouvaient être catastrophiques pour elle et son fils. Mais elle fit face aussitôt à une sorte de sourire qui dessina à la commissure des lèvres du vieil homme. Ce qui la décontenança d'autant plus.

– Mais comment le savez-vous... ? tenta-t-elle de protester vivement.

– Cette nuit-là, j'ai retrouvé un crayon d'enfant coincée sur la porte dérobée qui mène à mon bureau …

– Mais ça ne prouve rien, des tas d'enfants vivent au château …

Le vieil ne semblait pas entendre les justifications de sa servante et continua:

– … j'ai déjà aperçu Maximilien dessiner en secret dans les allées du jardin …

Aussitôt Mathilde cessa de protester, son visage s'empourprant de honte. C'était de nouveau une effronterie passible des pires ennuis. Si le roi venait à découvrir le jeune garçon lors de l'une de ses promenades matinales, cela pouvait conduire à son renvoi des domestiques.

– … et personne d'autre ici n'a assez de sensibilité et d'ingéniosité pour dessiner de façon aussi précise et clairvoyante …

La fierté fit place à la honte. Recevoir un tel compliment d'un personnage aussi talentueux et éminent de la cour était le signe d'une grande reconnaissance.

– … mais rassurez-vous ma chère Mathilde, j'emporterai ce secret dans la tombe.

Les épaules de Mathilde s'affaissèrent légèrement, visiblement rassurée par ces propos rassurants.

– Veuillez m’en excuser Monseigneur, finit-elle par répondre, je vais faire en sorte que Maximilien ne recommence plus jamais une chose pareille …

Un léger sourire se dessina alors à la commissure des lèvres du vieil homme.

– C’est moi qui devrait m’excuser auprès de vous …

Mathilde observa son maître sans comprendre.

– Maximilien a un don … et j’ai été assez bête pour ne pas avoir fait le nécessaire auparavant.

Mathilde continuait d’observer son maître dubitativement.

– Le roi doit passer prochainement me rendre visite. Je vais faire en sorte que l’avenir de ce jeune garçon ne soit plus celui d’un simple palefrenier…

Le regard de Mathilde s’ouvrit alors en grand. C’était son rêve le plus cher, qu’elle et son fils sortent enfin de leur condition misérable et que Maximilien devienne un homme important du monde. Et elle avait pleinement conscience que l’importance de son Maître dans l'entourage du roi lui permettait d'envisager tous les espoirs possibles. Des larmes coulèrent sur ses joues.

– Merci… Merci, Monseigneur …

La main du vieil homme s'affaissa doucement sur la couverture en velours, puis ses paupières se refermèrent. Il venait de s’éteindre, à l’âge de 67 ans.

*

**

Quelques mois plus tard.

Mathilde referma discrètement la porte à double battant ciselée de dorures raffinées puis s’engouffra dans la coursive menant aux étages supérieures. Son cœur vibrait d’excitation. Son Maître, mort quelques mois plus tôt, avait tenu sa promesse. Le roi avait été mis au courant des talents du jeune Maximilien. Et la nuit d’amour que Mathilde venait de donner au roi venait de sceller son destin. François 1er allait s’entretenir avec son armateur personnel, Jean Ango, afin de placer Maximilien sous sa gouverne comme apprenti.

*

**

Maximilien Leroy plia avec beaucoup de précaution le croquis usé par le temps qu'il avait conservé toutes ces années durant, depuis cette nuit inoubliable au Clos Lucé qui avait changé le cours de son destin. Tout aussi délicatement, il le rangea dans son étui en cuir, puis gagna la fenêtre. La tempête s'était calmée. Les mouettes battaient le ciel d'un cri perçant. De l'autre côté de l'océan, Les Amériques. Sous la gouverne de Jean Ango, il avait déjà pu mettre ses talents prometteurs de dessinateur et son ingénierie créative à la construction de la caraque la Dauphine qui avait transporté Jean Verazzano dans son exploration transatlantique vers les Amériques.

Cependant par un temps comme aujourd'hui, où toute navigation était rendue impossible, rejoindre les continents par le fond des mers représentait une avancée technique considérable. Les promesses de gloire et de richesse étaient grandes s'il devenait l'inventeur du premier submersible capable de traverser les océans.

Puis l'image de sa mère lui apparut à l'esprit. Sa mère Mathilde qui avait été emportée l'année précédente par une maladie fulgurante. Elle lui avait révélé la conversation qu'elle avait eue avec son Maître avant de mourir.

Finalement, la renommée était-elle si importante ? Le plus important n'était-il pas la détermination et la persévérance que lui avait insufflé ce rêve toute sa vie et l'avait poussé à se surpasser afin de changer sa destinée ? Maximilien Leroy fut parcouru d'un sentiment de fierté. C'était probablement là le plus grand enseignement que lui avait inculqué cette nuit-là, au Clos Lucé, le Maître de sa mère Mathilde, chez qui il s'était rendu par effraction sans le savoir et en avait recopié le croquis de sa future invention, le génie Léonard de Vinci.